

Julien Roumette
ELH-PLH, Université de Toulouse le Mirail

ROMAIN GARY, VERCORS ET LE DEUIL DE LA RÉSISTANCE

Romain Gary et Vercors sont devenus écrivains pendant la guerre, dont ils ont été tous deux des héros. Bien que de tempéraments et d'itinéraires très différents, ils ont en commun, après guerre, d'être restés fidèles aux idéaux de la Résistance et de la France libre. Mais dans le contexte de la guerre froide, il leur a fallu faire le deuil de la Résistance. Plutôt que de se réfugier dans le cynisme, ils font le deuil du messianisme révolutionnaire et imaginent dans leurs récits des formes nouvelles et pacifiques de lutte, les conduisant à refonder leur idéalisme sur des bases plus universelles, défendant ce que Gary appelle «une marge humaine» dans tout engagement. Les grands romans qui ont marqué la sortie de ce deuil, *Les Animaux dénaturés* (1952), de Vercors, et *Les Racines du ciel* (1956), de Gary, sont à l'image du rêve que les anciens de la Résistance se sont fait de leur rôle dans la société d'après-guerre: être les ferments des nouveaux combats, les veilleurs du monde moderne.

Mots-clés: Romain Gary, Vercors, Résistance, idéalisme, deuil, cynisme, roman, engagement, communisme, après-guerre

On ne peut que s'étonner devant le contraste entre la première œuvre de Romain Gary, écrite en pleine guerre, en 1943, *Éducation européenne* (publiée en anglais en 1944 et en France en 1945), et la seconde, *Tulipe*, écrite à peine un an plus tard, en 1944-45 et publiée en 1946. La première est une fable idéaliste sur la Résistance, dont l'humour parfois décapant n'entame pas l'idéalisme. La seconde est une farce provocante, profondément désespérée, où un personnage se force au cynisme pour s'adapter au monde, avant de se laisser mourir au nom d'un idéal introuvable de l'homme. Et pourtant, entre les deux: la victoire sur les nazis ! Au lieu d'apporter l'espoir et de conforter une lutte dans laquelle il a joué sa vie, la victoire provoque chez Gary une prise de conscience douloureuse.

C'est que la victoire qu'appelaient de ses vœux le personnage principal d'*Éducation européenne*, devenue réalité, n'a plus grand chose à voir avec la vérité qui était celle des maquis et des combattants de la France Libre.

La distance est trop grande avec la réalité d'une après-guerre qui bascule très vite dans une guerre *froide* dont, jusqu'au début des années cinquante, on pense qu'elle peut déraiper vers une nouvelle guerre mondiale. De ce décalage naissent l'amertume et l'humour féroce de *Tulipe*.

Gary n'est pas seul à ressentir cette amertume. C'est un sentiment est assez répandu chez les anciens Résistants. Beaucoup préfèrent le silence, se retirent de l'espace public et se taisent. Chez les écrivains, rares sont ceux qui restent fidèles à un engagement marqué par le front antifasciste des années 1930, dont la guerre froide a fait éclater l'unité. Un signe de cette fidélité fut le choix par certains de conserver leurs pseudonymes de guerre. Ils ne furent pas très nombreux. Essentiellement des militaires ou des combattants engagés dans la lutte armée, qui accolèrent leur pseudo à leur nom de famille, comme *Chaban-Delmas*, *Rol-Tanguy*, *Leclerc* de Hauteclouque, etc. Rares furent les substitutions complètes du nom. Chez les écrivains, ce fut exceptionnel: deux, en fait, principalement: Roman Kacew devint Romain Gary et Jean Bruller, Vercors.

Les personnalités et les histoires des deux hommes sont très dissemblables, mais ils ont en commun d'être nés tous deux comme écrivains de leur engagement dans la guerre. Ce sont deux héros, de manières différentes: Gary fut un combattant, décoré, compagnon de la Libération; Vercors n'a pas combattu les armes à la main, mais il incarne, avec les Éditions de Minuit, la Résistance spirituelle aux nazis pendant l'Occupation. Ce sont deux idéalistes authentiques, qui se sont engagés plus par idéalisme que par convictions politiques. Contraints à faire la guerre, mais ne l'aimant pas, ils ont puisé l'énergie de leur combat dans une conception de l'homme: ils se sont engagés au nom d'une morale. C'est pourquoi la victoire en elle-même ne suffit pas à les satisfaire. Pour des hommes comme eux, la victoire militaire n'est pas une fin en soi, elle doit être elle-même jugée à l'aune de critères moraux. Ils ne sont pas prêts aux simplifications idéologiques et alignements politiques.

D'où leur amère désillusion. Les luttes idéologiques de la guerre froide, qui s'attisent dès les derniers mois avant la Libération, les consternent. La situation s'aggravant, les alliés d'hier devenant les nouveaux ennemis, jusqu'au point culminant de la tension que fut la guerre de Corée, les contraignent au deuil de ce qui fut leur engagement, à la rupture, rapide ou plus progressive avec les communistes staliniens, et au constat de la faillite d'un idéal commun.

Ce deuil contraint de l'élan qui les avait portés et avait porté avec eux toute une génération, les met au pied de leur œuvre. Il explique des trajectoires créatrices qui ne cadrent avec aucun des mouvements littéraires d'après-guerre. Gary comme Vercors ne pouvaient se reconnaître

ni dans l'existentialisme, ni dans l'absurde, ni dans le nouveau roman, encore moins dans quelque forme de roman réaliste socialiste que ce soit, mais seulement dans une fidélité à une forme de lutte spirituelle élaborée pendant la guerre – fidélité qui a contribué à façonner leur esthétique. C'est de la difficulté mais aussi de la fécondité de ce deuil que je voudrais parler.

L'amertume de la victoire: le temps des ricanements

Gary a vécu pour la Seconde Guerre mondiale quelque chose de comparable à ce qu'ont vécu pour la guerre d'Espagne Georges Orwell (*Hommage à la Catalogne*) et Arthur Koestler: ils en sont sortis avec une méfiance redoublée pour les manœuvres politiques qui instrumentalisent cyniquement l'idéalisme à des fins de pouvoir. Gary en a fait l'expérience avec le sort de la Pologne à la fin de la guerre. Il a vécu ses premières années dans une ville qui était alors polonaise, sous le nom de Wilno (aujourd'hui Vilnius), et qui était un symbole du nationalisme polonais de l'entre-deux guerres. David Bellos a bien montré comment Gary reprend en grande partie à son compte ce nationalisme dans *Éducation européenne* (Bellos 2004: 155-156). La façon dont les Alliés ont abandonné la Pologne à l'Union soviétique en 1945 a été pour lui une cruelle leçon. Leçon bientôt redoublée, en Bulgarie, quand, en poste à l'ambassade de France, il assiste aux premières loges à la réalité du pouvoir stalinien.

L'idée maîtresse de *Tulipe* est que la victoire ne règle rien: «Lorsqu'une guerre est gagnée, mon Maître, ce sont les vaincus qui sont libérés, pas les vainqueurs.» (Gary 1946: 24). Le personnage lance une grève de la faim avec le slogan: «Prière pour les Vainqueurs» (Gary 1946: 55): «Nous venons de gagner une guerre au nom de la civilisation menacée et déjà, sur les ruines de nos villes, plane l'ombre d'une nouvelle croisade pour défendre la civilisation. [...] j'ai commencé une grève de la faim pour protester contre la civilisation, exiger son abolition immédiate et son remplacement par un grand mouvement de pitié, de compréhension et de solidarité humaines.» (Gary 1946: 54).

Pour Gary, c'est toute l'époque qui est marquée par la rancœur. Dans *Les Racines du ciel*, écrit au début des années cinquante, publié en 1956, après la mort de Staline, il fait le bilan de cette période:

Si l'attentat contre Orlando avait provoqué un tel intérêt dans le monde, ce n'était pas tellement à cause de la personnalité de la victime, mais parce que la peur, la rancune et les désillusions avaient fini par marquer le cœur de millions d'hommes d'une pointe de misanthropie. (Gary 1956: 82)

Ce sentiment d'amertume n'est pas limité aux anciens Résistants, mais il les touche sans doute plus violemment que d'autres, à la mesure des sacrifices accomplis, et des espoirs mis dans la lutte.

À dire vrai, cette incompréhension date de la guerre – le nombre des camarades tombés a creusé le fossé entre ceux qui se sont engagés et les autres. À la fin d'*Éducation européenne*, un dialogue entre le héros et un partisan mourant tire la leçon désespérante de la guerre – anticipation d'une lucidité qui n'aura que trop l'occasion de se vérifier:

- Parle-leur de la faim et du grand froid, de l'espoir et de l'amour...
- Je leur en parlerai.
- Je voudrais qu'ils soient fiers de nous et qu'ils aient honte...
- Ils seront fiers d'eux et ils auront honte de nous.
- Essaye... Je voudrais qu'ils ne recommencent jamais...
- Ils recommenceront.
- Ouvre-leur ton poitrail... ton poitrail d'homme...
- Ils ne voudront pas regarder. Ils passeront à côté, les lèvres serrées et le regard froid.
- Essaye... (Gary 1946: 177)

Ce *regard froid* ne quittera pas Gary après guerre. Il hante ses récits. Gary s'y heurte avec une violence désespérée aussi bien dans *Tulipe* que dans *Le Grand vestiaire* ou *Les Couleurs du jour*. Le sentiment que les meilleurs sont partis et que la lutte a beau être victorieuse, elle ne changera pas la nature humaine est désespérant. Dans les romans d'après-guerre de Romain Gary, les héros, retirés du devant de la scène, relégués dans les marges, se taisent ou... se suicident. Moralement comme Luc Martin, à la fin du *Grand Vestiaire*, ou physiquement comme Rainier qui, à la fin des *Couleurs du Jour*, part se faire tuer au front.

Vercors, de la même façon, constate avec une lucidité désabusée l'isolement des anciens Résistants dans les années d'après-guerre. Dans un roman écrit et publié à peu près au même moment que *Les Couleurs du jour*, en 1951, *La Puissance du jour* – titre qui sonne proche de ceux de Gary –, Vercors met en scène d'anciens Résistants dont le réseau dispersé se reforme pour enlever un ancien préfet collaborateur qui a livré de nombreux Résistants à la Gestapo et qu'un non-lieu vient de libérer. L'action se déroule en 1946. Elle est l'occasion d'une étude des difficultés qui surgissent entre les anciens camarades, de la façon dont ils font face à un monde qui a changé. Les héros sont devenus marginaux, plutôt craints qu'admirés. Malgré la victoire, ils ont l'impression d'avoir été vaincus:

Ce n'est pas par hasard que nous sommes entourés par cet oubli étrange, vraiment extraordinaire, n'est-ce pas ? quand on y songe, qu'on nous ignore, qu'on nous lorgne avec inquiétude quand on ne se détourne pas de nous: c'est que la parole que nous représentons est rude, épineuse, confuse, obscure et pénible. (Vercors 2002: 502)

La fin de la guerre ajoute à cette amertume la dissolution de la fraternité combattante. Tous savent que la pureté désintéressée qui fut celle de leur combat est perdue avec la fin de la guerre: «O mes amis oserai-je vous le dire ? Ce bonheur, aujourd'hui, j'ai peur de le perdre», écrit Vercors dans *Les Lettres françaises* fin 1944 (Vercors 2002: 759), au moment où Gary rédige *Tulipe* et se défend contre un sentiment similaire par ses sarcasmes. Les brouilles, les malentendus et les divergences politiques, la fin de l'action commune, dispersent les réseaux et les amitiés. L'intensité de l'élan a été telle qu'elle plonge tout le reste dans l'ombre, et l'amertume menace de tout submerger, faisant écran avec la vie.

La tentation du cynisme

Cette situation comporte un danger: la désillusion et l'amertume peuvent conduire au cynisme. Gary a fort à faire pour se défendre contre ce qui est une véritable tentation. Les personnages de ses premiers textes se débattent avec elle comme de beaux diables: *Tulipe*, *Le Grand vestiaire*, *Les Couleurs du jour* racontent les péripéties des luttes d'idéalistes déçus qui tentent de devenir cyniques par réalisme, pour s'adapter à la réalité de la nature humaine. «Tu crois que les hommes, ça existe ?» (Gary 1948: 168) demande le héros du *Grand vestiaire*, qui cherche des mains tendues et des visages et ne rencontre le plus souvent que des défroques vides d'humanité. «L'homme ça ne se pardonne pas !» (Gary 1948: 304) est la formule conclusive du récit, qui se clôt par une exécution, balle dans la nuque. Alors qu'au début le cynisme du jeune homme fuyant le camarade de son père n'était qu'une forme de révolte, plutôt tonique et destinée à faire tomber les masques, le ralliement cynique final à la bassesse humaine est envoyé en plein visage du lecteur, en un geste de rancune provocatrice et agressive.

'Faire honte aux hommes', comme l'envisageait le narrateur d'*Éducation européenne*, peut devenir: faire honte au lecteur. Dans le rappel des noms et des histoires des camarades tombés au combat dans *Les Couleurs du jour*, il y a de l'agressivité. L'hommage est rancunier, contrairement à ceux de *La Promesse de l'aube*. Le souvenir des morts est fait avec une certaine hauteur pour un lecteur supposé occupé à ses affaires et indifférent aux sacrifices faits par les autres:

Le commandant Goumenc a obtenu alors de faire ce qu'on appelle une mission de sacrifice – ne demandez pas ce que c'est, c'est pas des impôts, en tout cas – et se fit tuer sur la Crète pour racheter ça. (Gary 1952: 68)

Gary, par l'intermédiaire de Rainier, envoie au visage du lecteur son statut de héros, pas mécontent de le tancer un peu: «Dites-vous bien ceci mes petits moutons...» (Gary 1952: 70). Dans la haine des «planqués», la fraternité militaire reste très sensible.

Ces trois récits sont des fuites en avant. À ce niveau d'exaspération et d'amertume, on peut se demander comment Gary a pu continuer à écrire, comment il a pu ne pas, comme certains de ses héros, rechercher la mort.

Symboliquement, dans *Les Couleurs du jour*, une génération se suicide. Elle s'apprête à disparaître sur un dernier coup d'éclat, mais incomprise par la génération suivante et dans l'indifférence. C'est la mort de la génération des hommes de gauche forgée dans les combats des années Trente et de la guerre. L'impasse romanesque de l'œuvre est à l'image d'une impasse politique. Elle appelle à un nouveau départ, faute de quoi, l'exaspération et l'amertume menacent de condamner l'écrivain au silence, de paralyser sa création.

Le deuil du messianisme révolutionnaire

Penser l'humanité entre l'idéal d'une fraternité généreuse et une méfiance généralisée envers les hommes, c'est la tâche compliquée, presque impossible, des Résistants après-guerre. Comment maintenir vivant le lien qui a été noué ? Comment établir ou rétablir la réalité agissante de l'horizon fraternel ?

Gary et Vercors mènent un travail d'orientation pendant ces années, chacun de son côté dans un cheminement essentiellement solitaire. Non seulement ils ne renoncent pas à leurs idéaux, mais ils refusent d'en rabattre au nom de quelque «réalisme» politique que ce soit. Pour éviter de se définir uniquement en *contre*, d'être acculés au refus et à la rancœur contre un monde qui n'est pas celui pour lequel leurs camarades ont donné leur vie, ils poussent plus loin l'universalisation du combat. Ils posent la question de l'engagement en termes éthiques de plus en plus généraux, afin de ne pas rester enfermés dans les combats de leur génération – pour lesquels les clivages sont marqués et ne s'effaceront pas – et de s'ouvrir à ceux des générations suivantes.

Les lignes bougent vite. La guerre froide accélère la désagrégation de l'unité anti-fasciste. La réorientation accompagne la rupture avec le stalinisme du Parti communiste. Pour certains de ceux qui s'en étaient

rapprochés pendant ou après la guerre, voire y avaient adhéré, le tournant des années Cinquante sonne l'heure des exclusions ou du départ: Edith Thomas quitte le PC en 1949, Vercors signifiera publiquement sa rupture en 1957 dans *P.P.C. (Pour Prendre Congé)*. La guerre de Corée, parce qu'elle semble être le début d'un troisième conflit mondial, est un tournant historique. De grandes figures littéraires de «gauche», comme John Steinbeck, soutiennent l'intervention armée en Corée au nom de l'antistalinisme. Gary réagit de la même façon dans *Les Couleurs du jour*, où d'anciens de la France libre partent se battre sous le drapeau des Nations Unies.

Au-delà des prises de position politiques, le deuil de la France libre et de la Résistance est aussi le deuil d'un certain messianisme révolutionnaire. La rupture avec les communistes entraîne la fin de la poursuite d'un idéal qui pourrait s'incarner historiquement. Ce qui conduit Gary et Vercors à opérer un déplacement du terrain de l'idéalisme. Avec la guerre, c'est le champ historique tout entier qui devient suspect: l'Histoire est piégée, elle se retourne contre ceux qui la font, même au nom de valeurs justes: «L'Histoire a fini par nous sortir par les narines et si elle doit continuer sur la terre, au moins que ce ne soit pas chez nous.» (Gary 1952: 202), position qui est celle de Camus également dans *L'Homme révolté* (publié en 1951) et dont Roger Grenier analyse ainsi les motivations:

La guerre contre les nazis ne prêtait pas à discussion, car elle était sans ambiguïté. Elle était un combat contre le Mal. Le monde nouveau, c'est la peur atomique, le stalinisme, la guerre froide, le problème colonial, les cas de conscience posés par les procès d'épuration. On découvre qu'au nom de l'Histoire et de la Révolution, des milliers, des millions d'innocents peuvent être anéantis. Camus voit les intellectuels s'engager dans l'historicisme, expliquer ou justifier la terreur, les procès de Moscou, voire les camps staliniens, dont on commence à parler. Il ne peut admettre la divinisation de l'Histoire, qui semble prendre le relais de la religion, de façon tout aussi écrasante pour les hommes. (Grenier 1987: 238)

La fin des perspectives révolutionnaires concrètes, qui sombrent dans les profondeurs de l'établissement d'un nouvel empire totalitaire, les ruses cruelles de l'Histoire impliquent d'inventer de nouveaux modes d'articulation du politique et de l'action individuelle. La lutte pour la justice change de forme.

Dans *L'homme révolté*, Camus distingue la révolte de la révolution, pour en faire une posture vitale qui dépasse le cadre politique et historique: «L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est.» (Camus 1951: 24). C'est ce que Vercors appelle «La sédition humaine», dans *Plus ou moins homme*, recueil d'articles parus dans les années d'après-

guerre réunis en un ensemble cohérent en 1950: «Dans le grand cirque universel, la nature et l'homme sont aux prises. Avant de s'être éveillé à sa condition, l'anthropoïde était un morceau de nature comme les autres. Sans sécession et sans révolte, point d'hommes. Ce qui crée l'homme, c'est sa lutte contre la nature.» (Vercors 1950: 47), nature étant pris ici au sens de loi du plus fort, loi de la jungle.

La «marge humaine»

Mais Camus, en focalisant le débat sur la question du meurtre, du terrorisme et des déviations de l'idéalisme, a tendance, tout comme Sartre, mais avec des positions différentes, à continuer à creuser les débats de l'entre-deux-guerres. Il construit son essai contre le stalinisme, avec une certaine efficacité. Mais, ce faisant, il reste prisonnier de termes du débat qui remontent en fait à la fin du 19^{ème} siècle et à Dostoïevski. La base de sa réflexion, ce qui définit les termes de sa problématique, ce sont les nihilistes russes.

C'est précisément à cette façon de poser le débat que tentent d'échapper Gary ou Vercors. Ce combat, ils l'ont déjà livré et ils ne veulent pas être transformés en reproches vivants, en donneurs de leçons, bref: en anciens combattants. Pour eux, la légitimité de l'action et de la révolte ne fait aucun doute. Le problème n'est pas là. Là où Sartre se fait brillamment des nœuds, dans *Les Mains sales* (1948), par exemple, Gary ne voit qu'une ligne droite et claire. L'événement l'a mis à l'épreuve, et il l'a surmontée. De même pour Vercors. Mais, pour l'avoir vécu, ils savent bien la fragilité d'une révolte fondée uniquement sur des motifs politiques et historiques. Ils savent qu'il n'y a de victoire que provisoire sur ce terrain. La possibilité du retournement de l'idéalisme en terreur n'est pas l'aboutissement mais le point de départ de leur réflexion: avoir été contraint au combat était déjà une forme de renoncement. Même si ces questions sont importantes pour eux, ce n'est pas vers elles qu'ils orientent leur réflexion, ce n'est pas d'elles qu'ils attendent une ouverture.

Ils réagissent en écrivains. Ils savent que c'est sur le terrain de la fiction qu'ils pourront agir avec la plus grande influence. Tous deux se réclament des romans de Joseph Conrad, notamment parce que celui-ci fait de la noblesse individuelle la question essentielle. Ils centrent leurs récits sur des parcours individuels qui ne se dissolvent pas dans des combats collectifs. Leurs fictions sont des univers de francs-tireurs, solitaires pointilleux et intraitables. La fraternité, dans ces histoires, est la conséquence d'une quête individuelle de noblesse.

Pour sortir du champ strictement politique, ils élargissent la réflexion sur l'engagement en replaçant l'homme au milieu de la nature et

des autres espèces vivantes. Ce n'est plus le rapport désespérant à l'Histoire, mais le rapport des hommes aux animaux qui devient le test de l'humanité. Ce déplacement est décisif. Sortir du champ historique pour poser la question «qu'est-ce que l'homme ?», leur permet d'échapper aux termes idéologiques qui ont confisqué le débat et l'ont perverti.

Les deux écrivains ont compris qu'il leur fallait poser l'enjeu de la discussion sur la nature humaine, non pas abstraitement, mais par les conséquences concrètes de ces idées. Leur but est moins de fonder une théorie, quoique Vercors s'y essaie dans *Plus ou moins homme*, que d'écrire des récits qui permettent de déplacer les lignes figées de l'affrontement idéologique. Vercors et Gary font ce déplacement d'angle à peu près au même moment, au début des années cinquante.

Dans *Les Animaux dénaturés*, paru en 1952, Vercors prend un cas extrême: dans un conte qui emprunte à la science-fiction, il envisage des êtres dont il s'agit de décider s'ils sont des hommes ou des animaux. L'incertitude de la frontière entre les espèces conduit à s'interroger sur la nature humaine. Gary, dans *Les Racines du ciel*, en 1956, plus classiquement, invite les hommes à se regarder dans leur rapport aux animaux sauvages et à y lire leur inhumanité. La défense des éléphants s'appuie sur l'idée de ce qu'il appelait dans un entretien en 1957, «une marge humaine» à tout engagement (Gary 2005: 20). La place accordée aux animaux valide une réflexion générale sur l'homme, l'idéalisme, ses formes et ses limites.

Les deux romans ont bien des points en commun: un petit groupe impopulaire d'idéalistes cherche par son action à poser la question des valeurs en défendant une cause apparemment marginale. Les personnages du roman de Vercors présentent une variété d'idéalistes qui n'est pas sans rappeler le petit groupe que Gary rassemblera autour de Morel: un religieux, un savant un peu âgé marié à une femme jeune et passionnée, un journaliste, un chercheur bourru. L'action est principalement non-violente: les personnages agissent sur les esprits par des actes symboliques capables d'influencer l'opinion et de faire changer les choses par des moyens essentiellement pacifiques plutôt que par la violence. Le recours à la violence est minimal, réduit au strict nécessaire pour créer les conditions d'un débat général. Ce faisant, Vercors comme Gary pensent l'engagement en sortant du cadre guerrier, imaginant des luttes qui ne passent pas par des combats militaires.

Dans *Les Animaux dénaturés* comme dans *Les Racines du ciel*, la presse joue un rôle décisif. Des articles de presse fictifs sont cités et commentés. Les deux romans mettent en scène le rôle de l'opinion publique, des relais journalistiques, des réactions de toutes sortes d'associations et

de ligues. Ils dépeignent l'universalisation en cours des causes et des luttes. Gary insiste plus sur les relais modernes de l'information, Vercors, sur l'appareil judiciaire anglais où s'élabore un embryon de justice internationale. Ce sont des sortes d'épopées modernes, non guerrières, avec un héros qui se détache et remporte une bataille essentiellement symbolique, mais qui, comme tous les symboles, est destinée à influencer sur la réalité de façon bien plus profonde qu'aucune guérilla.

La révolte des héros conserve une dimension individuelle jusqu'au bout: il s'agit de toucher le plus grand nombre, pas de créer un mouvement qui les embrigade. Cela conduit à une forme d'action que le souci d'efficacité détourne de la lutte armée pour utiliser les armes modernes et autrement puissantes de l'arène médiatique mondiale alors en construction.

La victoire n'est qu'une demi-victoire, dans les deux romans, de façon exemplaire: le combat reste toujours à mener. La morale que Vercors inscrit à la fin de son roman éclaire singulièrement *La Promesse de l'aube*: il y célèbre la grandeur de l'échec, la part de victoire qu'il y a à être vaincu en sachant la légitimité de ce pour quoi on s'est battu.

Je ne me rappelle plus qui a écrit: «ce serait trop beau de mourir pour une cause tout à fait juste!» C'est vrai qu'il n'y en a pas. La cause la plus juste l'est généralement par-dessus le marché. Il faut toujours pour la soutenir efficacement ces intérêts que vous appelez sordides. Mais vous et moi, nous savons désormais pourquoi cette qualité est inscrite dans la condition humaine – et loin de l'avoir choisie, c'est contre elle que nous luttons. Ainsi la dignité des hommes réside même dans leurs échecs, et même dans leurs chutes. (Vercors 1952: 213)

Par ses actes, l'homme engage sa dignité. «L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir. Dignité douloureuse.» Cette lutte ne peut donc avoir de fin. La dignité humaine remise en cause en permanence, comme un défi à relever.

Enfin, l'humour les rapproche. Il contrebalance le pathétique. Le récit de Vercors est proche du conte, c'est une œuvre plus courte que le roman de Gary, dans la tradition de l'humour anglais, celui de Swift. Dès qu'il s'agit des principes, la discussion devient âpre. Vercors met en scène l'ironie, le cynisme, la mauvaise foi, le racisme. L'humour, parfois sarcastique, tourne en dérision les stéréotypes. Les positions sont caricaturées, l'humour devient un attribut du courage et de l'intelligence.

«Vous avez inquiété les gens»: c'est ainsi que le juge félicite le héros des *Animaux dénaturés*, «vous leur avez mis le nez dans une inconcevable lacune qui durait depuis des millénaires» (Vercors 1952: 215). *Inquiéter*, c'est bien le rôle que se donnent les deux écrivains. Contre les

certitudes apparentes de la victoire. Avec la distance de l'humour, sans faire la leçon: trouble-fêtes, ils veulent provoquer leurs lecteurs, dans un geste de confiance en l'homme, les amener sur le terrain d'une fraternité qui ne soit pas un slogan mais un partage d'intelligence et de bonté.

Les veilleurs

Difficile de croire que Gary n'ait pas été attentif à l'évolution d'un écrivain aussi indépendant et aigu que Vercors, posant les grandes questions dans des termes aussi proches que lui. Mais il importe moins de relever d'éventuelles sources sur tel ou tel point de détail qu'une communauté de pensée. C'est en écrivains que Vercors et Gary font leur deuil de la Résistance. Un deuil qui n'implique aucun reniement, mais un déplacement, une sortie hors de l'Histoire qui leur permet de trouver une parole qui déjoue les positionnements idéologiques. Ils créent en-dehors des camps en présence, des *ailleurs* où la voix de l'idéalisme qui fut le leur pendant la guerre trouve une nouvelle vigueur. Parce qu'ils parviennent à ne pas se laisser enfermer dans le rôle de la statue du commandeur, ils nouent le contact avec la génération suivante. Passer du discours à la fable, plus encore à la légende ou au mythe, est la clé de leur évolution. Dépayser l'idéalisme pour l'alléger du contexte historique – pour mieux y revenir par un effet boomerang que le lecteur est invité à accomplir. Cette invitation à la transposition change totalement le ton: le donneur de leçon se transforme en conteur et c'est le lecteur qui tire la morale de la fable. Ce qui était subi devient une démarche personnelle, augmentée du plaisir d'entrer en complicité avec l'auteur. À notre tour d'interpréter l'aventure de Morel, à notre tour de prendre parti dans le procès des Tropis. Invitations courtoises qu'il est difficile de rejeter. Bien plus, auxquelles il est tentant de céder.

Fidèles à une esthétique non formaliste, ils défendent une conception du récit qui leur a valu d'être marginalisés par le milieu littéraire du temps. Mais ils ont choisi cette place. Cela ne veut pas dire que les questions de forme ne les préoccupent pas. Ils se revendiquent d'autres traditions narratives. Ils importent des tons qui ne sont pas habituellement ceux de la littérature française: l'humour juif, pour Gary, avec la tradition humoristique russe, celle de Gogol notamment, un humour et un style de texte très anglais pour Vercors.

Les Racines du ciel, tout comme *Les Animaux dénaturés*, sont le rêve du rôle que les anciens de la Résistance et de la France libre aimeraient jouer dans la société d'après-guerre: celui d'être le ferment à partir duquel lèveront les nouveaux combats, être des veilleurs du monde moderne.

Bibliographie

- Bellos 2005: D. Bellos, Le malentendu: l'histoire cachée d'*Éducation européenne*, in: P. Audi, J.-F. Hangouët (dir.), *Romain Gary*, Cahier de l'Herne, Paris: Éditions de l'Herne, 150-168.
- Camus 1951: A. Camus, *L'homme révolté*, Paris: Gallimard.
- Gary 1945: R. Gary, *Éducation européenne*, Paris: Calmann-Lévy (édition originale).
- Gary 1946: R. Gary, *Tulipe*, Paris: Calmann-Lévy.
- Gary 1949: R. Gary, *Le Grand vestiaire*, Paris: Gallimard.
- Gary 1952: R. Gary, *Les Couleurs du jour*, Paris: Gallimard.
- Gary 1956: R. Gary, *Les Racines du ciel*, Paris: Gallimard.
- Gary 2005: R. Gary, *L'affaire homme*, Paris: Gallimard.
- Grenier 1987: R. Grenier, *Camus ombre et lumière*, Paris: Gallimard.
- Orwell 1938: G. Orwell, *Homage to Catalonia*, London: Martin Secker & Warburg ltd.
- Vercors 1950: Vercors, *Plus ou moins homme*, Paris: Albin Michel.
- Vercors 1951: Vercors, *La puissance du jour*, Paris: Albin Michel.
- Vercors 1952: Vercors, *Les Animaux dénaturés*, Paris: Albin Michel.
- Vercors 1957: Vercors, *P.P.C.*, Paris: Albin Michel.
- Vercors 2002: Vercors, *Le Silence de la mer et autres œuvres*, Alain Riffaud éd., Paris: Omnibus.

Жилијен Румет

РОМЕН ГАРИ, ВЕРКОР И ЖАЛ ЗА ПОКРЕТОМ ОТПОРА

Резиме

Ромен Гари и Веркор су постали писци у току рата, у ком су обојица били хероји. Мада су веома различитих темперамената и кретања, заједничко им је што су, после рата, остали верни идеалима Покрета отпора и слободне Француске. Али у контексту хладног рата, било им је потребно да изразе жал за Покретом отпора. Уместо да побегну у цинизам, они тугују за револуционарним месијанством и замишљају у својим причама нове и мирне облике борбе, који их наводе да наново створе свој идеализам на универзалнијим основама, бранећи оно што Гари зове „људска маргина“ у сваком ангажовању. Велики романи који су обележили појављивање тог жала, Веркорове *Изојачене живоишње* (1952) и Гаријеви *Корени неба* (1956), налик су сну који су ови бивши припадници Покрета отпора створили о својој улози у друштву након рата: да буду семе нових битака, и чувари модерног света.

Примљено: 01. 03. 2011.